

La jeune fille se mit à genoux, joignit les mains et pria. N'avait-elle pas à remercier Dieu ?

Mme Prudence l'appela. La voiture, arrêtée dans la rue, attendait devant la porte du magasin.

Georgette se hâta de descendre.

—Ma chère enfant, lui dit Léonie, dans quelques instants vous serez en présence de votre père ; je n'ai aucune recommandation à vous faire, vous obéirez aux impulsions de votre cœur. Sans doute, M. le marquis vous interrogera, vous lui répondrez simplement franchement, comme votre cœur vous inspirera.

Elles montèrent dans le coupé de place, après que Mme Prudence eut dit au cocher :

—Je vous prends à l'heure ; conduisez-nous rue de Rivoli, à l'hôtel Meurice.

## XI.—CRUELLE DÉCEPTION

On était venu prier le marquis de vouloir bien commander son déjeuner ; il avait répondu assez brusquement qu'il mangerait plus tard, faisant ainsi comprendre qu'il était mécontent qu'on le dérangerait. Cependant, il dit au garçon :

—La dame que j'ai reçue ce matin doit revenir accompagnée d'une jeune fille, on les fera monter immédiatement, je les attends.

Le marquis avait fumé à moitié plusieurs cigarettes, interrompu sa promenade par de courts instants de repos dans un fauteuil ou sur le canapé ; mais toujours, à mesure que le temps s'écoulait, il consultait l'aiguille de la pendule, qui lui semblait marcher avec une mortelle lenteur.

Maintenant qu'il était plus d'une heure et demie, il tressaillait à chaque instant au bruit d'une voiture.

Enfin, on frappa à sa porte

—Entrez, répondit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

—Monsieur, dit le garçon ouvrant la porte, ce sont les dames que vous attendez.

Bien qu'il sentit ses jambes fléchir, le marquis marcha vers la porte, les yeux étincelants, les bras ouverts.

Mme Prudence, ayant la joie du triomphe dans le regard, parut, tenant par la main la jeune fille toute tremblante et pâle d'émotion.

Devant elles le marquis recula et, lourdement, ses bras retombèrent à ses côtés. Ses traits s'étaient subitement décomposés et ses yeux effarés, exprimant la stupeur, restaient attachés sur le visage de la jeune fille avec une fixité étrange.

Mme Prudence, qui s'attendait à une scène pathétique, et Georgette, qui était prête à se précipiter dans les bras du marquis, étaient stupéfaites et restaient immobiles comme pétrifiées. Certes, ni l'une ni l'autre ne s'attendaient à une réception aussi singulière, aussi inexplicable.

Et le marquis, pâle, les sourcils froncés, à présent immobile aussi, ne prononçait pas un mot.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

La situation devenait extrêmement pénible ; il fallait en sortir. Mme Prudence se décida à rompre le silence. Elle s'avança vers le marquis et lui dit :

—Eh bien, oui, monsieur le marquis, c'est elle.

L'ancien carliste parut se ranimer ; il détacha son regard du visage de Georgette et l'arrêta perçant, scrutateur, sur la marchande à la toilette. Puis, secouant la tête :

—Non, madame, répondit-il d'une voix grave et avec une froideur glaciale, cette jeune fille n'est pas Thérèse-Inès de Mimosa.

Georgette laissa échapper une plainte sourde, jeta sur la mère de Paul un regard éperdu et, voilant son visage de ses mains, se mit à pleurer.

Mme Prudence était atterrée.

—Mais, monsieur le marquis, balbutia-t-elle.

—Vous n'avez pas à protester, madame, vous n'avez plus qu'à garder le silence quand j'ai dit : " Cette jeune fille n'est pas Thérèse-Inès de Mimosa. "

Mme Prudence, devenue blême, secouée par un tremblement convulsif, se courba humblement sous le regard plutôt désolé que sévère du marquis.

Il s'approcha de Georgette, qui pleurait à chaudes larmes, lui prit la main, l'obligea à s'asseoir dans un fauteuil et lui dit avec douceur :

—Ne pleurez pas, mademoiselle, et rassurez-vous ; je vois en vous une innocente jeune fille, et non une coupable. Je ne sais pas si vous êtes déçue dans vos espérances, mais j'éprouve, moi, une grande déception, peut-être de toutes la plus cruelle.

Se tournant vers Mme Prudence :

—Madame, reprit-il d'un ton sec, presque dur, je ne devine pas le mobile qui vous a fait agir ; mais que dois-je penser, sinon que vous avez voulu me tromper ?

Elle eut un geste énergique de protestation.

Sans s'y arrêter, le marquis continua.

—C'est mal, c'est très mal ce que vous avez fait, madame ; c'est une mauvaise et une méchante action ; c'eût été un crime, si j'eusse été victime de votre odieuse supercherie ; mais n'est-ce donc pas un crime de vous être fait un jeu des sentiments d'un père ? Sans pitié, madame, vous m'avez broyé le cœur ! Mais quel intérêt aviez-vous donc à substituer cette jeune fille à la mienne.

—Monsieur le marquis, je croyais que Georgette était votre fille, je vous le jure !

—Allons donc ! Et cette histoire que vous m'avez racontée, et si bien inventée, que je m'y suis laissé prendre ?

—Elle m'a été aussi racontée, monsieur le marquis, et j'y ai été également prise ; si je vous ai trompé, j'ai été trompée moi-même avant vous. Ah ! le misérable, le misérable !

—Vous parlez de cet homme, votre...

—Non, non, il n'est pas mon ami ; c'est un misérable, un infâme !... Mon Dieu, pourquoi l'ai-je cru, quand j'avais tant de raisons de me méfier de lui et de ses paroles ? Monsieur le marquis, vous me voyez confondue, humiliée, écrasée de honte !

Elle tomba à genoux, et tendant vers M. de Mimosa ses mains suppliantes, elle s'écria :

—Je vous demande grâce, monsieur le marquis, pardonnez-moi ! Ah ! si vous saviez comme je suis malheureuse !

—Relevez-vous, madame, répondit le marquis, je verrai tout à l'heure si vous êtes vraiment digne de pitié et si je dois vous pardonner.

—Monsieur le marquis, je vous en supplie, veuillez interroger Georgette ; quand elle vous aura dit comment les époux Reboul l'ont trouvée dans leur étable à moutons, vous comprendrez qu'on ait pu abuser de ma trop grande confiance.

D'un geste, M. de Mimosa lui fit comprendre qu'elle pouvait s'asseoir, et la malheureuse, dont la punition commençait, s'effaissa lourdement sur un siège.

Le marquis enveloppa Georgette de son regard, hocha douloureusement la tête et, à son tour, se laissa tomber dans un fauteuil, comme anéanti.

Il resta un instant silencieux, la main sur son front ; un long soupir s'échappa de sa poitrine, puis avec un accent de tristesse profonde, s'adressant à Georgette :

—Si vous étiez ma fille, que je ne retrouverai peut-être jamais, devant mes yeux, mon cœur qui déborde de tendresse paternelle vous aurait reconnue ; et avec quel bonheur, mon Dieu, je vous aurais ouvert mes bras ! Mais vous n'êtes pas ma fille, hélas ! cette enfant adorée que je cherche partout, que je pleure !

Un sanglot déchira sa gorge, et après un silence, il reprit :

—Ma fille, ma Thérèse, doit ressembler à sa mère, qui était Française ; comme sa mère, ma fille a les yeux bleus et les cheveux blonds. Elle était bien jeune lorsque je fus séparé d'elle ! mais ses traits sont restés gravés dans ma mémoire et sa chère image dans mon cœur.

Ma fille, ma pauvre fille ! suis-je donc condamné à ne te revoir jamais

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et, ne pouvant plus se contenir, il éclata en sanglots.

Mme Prudence, courbée sous le poids de sa honte, tenait, elle aussi, sa tête dans ses mains, mais si elle restait ainsi la tête baissée, frissonnante, n'osant lever les yeux, n'était-ce pas aussi pour écarter sa vue de la poignante douleur de M. de Mimosa ?

La mère de Paul avait dit à Georgette : " Tu obéiras aux impulsions de ton cœur. " Eh bien, Georgette, prise de pitié pour ce père qui sanglotait, entraînée par un élan du cœur qu'elle ne put réprimer, se leva et alla s'agenouiller devant le marquis.

—Monsieur, dit-elle d'une voix douce et avec un accent qui pénétra jusqu'au fond du cœur du malheureux père et le remua dans tout son être, ne soyez pas désolé, ne perdez pas l'espoir de retrouver celle que vous pleurez ; Dieu est bon, monsieur, il vous rendra votre enfant !

Le marquis s'était redressé brusquement, et, profondément touché de l'action et des paroles de la jeune fille, il regardait avec un mélange d'étonnement et d'admiration son beau visage inondé de larmes.

—Mademoiselle Georgette, dit-il, vous êtes une bonne jeune fille, vous êtes un ange !

—Monsieur le marquis, quand un père aime sa fille comme vous aimez la vôtre, Dieu ne serait plus Dieu s'il ne la lui rendait pas !

—Ah ! oui ! vous êtes un ange ! s'écria le marquis, il me semble que c'est bien la voix d'un ange qui me dit de ne pas perdre l'espérance.

Mme Prudence avait aussi relevé la tête et elle regardait et écoutait.

Maintenant, le marquis tenait les mains de Georgette dans les siennes.

—Monsieur le marquis, reprit la jeune fille, je n'ai jamais connu